

CARL ANDRÉ :

LA SCULPTURE COMME LIEU



CARL ANDRÉ, *Lament for the children* 1976, MAMVP 2016, ©Pierre Antoine

Carl André, un des artistes majeurs du XX^e siècle et un des protagonistes du Minimalisme avec Donald Judd et Robert Morris, bénéficie d'une rétrospective au Musée d'art moderne de la Ville de Paris. Cette exposition exceptionnelle, conçue par la DIA Art Foundation en collaboration avec l'artiste, a été montrée à New York, Madrid, Berlin et partira ensuite

à Los Angeles. Elle couvre l'ensemble de son œuvre et nous permet de découvrir une trentaine de sculptures monumentales et des pièces rarement montrées comme ses poésies, une série de cartes postales et un ensemble de petits objets construits tout au long de sa vie. Né en 1935, fils de menuisier, il étudie l'art à la Phillips Academy près de Boston, puis s'installe

à New York en 1957 où il partage l'atelier du peintre Frank Stella. En 1959, il abandonne la peinture et s'oriente vers la sculpture, très marqué par la découverte des mégalithes de Stonehenge lors d'un voyage en Europe et par le travail du sculpteur Brancusi – auquel il fera référence dans plusieurs pièces. De 1959 à 1964, il travaille en parallèle pour la Compagnie de Chemins de Fer. L'architecture ferroviaire semble l'influencer notamment dans la prise de conscience de l'importance de l'horizontalité. Il déclare plus tardivement *«mon œuvre sculptée idéale est une route»*. Ses œuvres se définissent par leur rapport avec le lieu et avec le spectateur, et c'est en cela qu'il est à rapprocher des artistes minimalistes. Mais il ne se reconnaît pas dans cette dénomination et lui préfère le terme de «maximaliste». Il explique avoir sans cesse cherché à se débarrasser des certitudes et des idées préconçues, et réussi à réduire les moyens afin d'obtenir un maximum d'effets...

C'est avec ses expérimentations sur les éléments du langage, que nous pénétrons dans son univers. Dès 1957, initié par son père à la poésie, il joue avec les lettres et les mots en les disposant sous forme de grilles, listes ou suites mathématiques, comme les matériaux de ses sculptures, dans des compositions aussi bien visuelles que sonores. Il écrit, confectionne des cartes postales avec les nombreux motifs des tartans et les envoie à ses amis, prémices du Mail-Art. Il accumule des images, les photocopie et réalise des collages, qu'il assemble dans des livres de manière artisanale, et qui plus tard inspireront les artistes conceptuels. Avec une économie de moyens constante dans son travail, il ramasse des objets et matériaux divers au cours de ses déplacements, puis les assemble afin de réaliser de petites sculptures

«Dada Forgeries» (contrefaçons Dada), sortes de condensés de ses recherches qu'il poursuit tout au long de sa vie et encore aujourd'hui.

A la fin des années 50, Carl André révolutionne la sculpture en travaillant avec des objets récupérés, des matériaux bruts tels le bois, la pierre, le métal ou le béton, qu'il choisit pour les qualités tactiles, chromatiques ou sonores. Aucun savoir-faire n'est mis en œuvre, seul l'assemblage des éléments modulaires, différent selon le lieu d'exposition, est important. L'échelle de chaque œuvre est dictée par la capacité à manier les pièces. A partir de 1966, il utilise uniquement les matériaux disponibles dans la région où est exposée l'œuvre. L'origine de la sculpture dépend du lieu de création mais la pièce peut ensuite être présentée dans un autre environnement.

La première sculpture présentée, «Pyramids», est construite en 1959 à partir de modules identiques de bois brut aux formes géométriques simples, dans un rapport au corps de l'artiste récurrent. Le nombre d'éléments, les mesures et proportions sont établis selon des calculs mathématiques et ne sont jamais laissés au hasard. Chaque réalisation prend en compte l'espace où elle se trouve afin d'en restituer le volume dans une interaction directe avec le lieu, incitant le spectateur à l'aborder de différentes façons.

Autre concept majeur développé par cet artiste, celui de mise à bas de la verticalité de la sculpture. Fasciné par «La Colonne sans fin» de Brancusi, il la bascule au sol et réalise *«une sculpture comme une route»*, intitulée «Lever», constituée de cent trente-sept briques alignées minutieusement.

D'autres œuvres fractionnent l'espace ou encore le ferment comme «Neubrückwerk», sorte de barrière visuelle qui fait référence aux

portiques grecs et nous oblige à la contourner. Les titres des pièces orientent la lecture dans la mesure où ils sont le plus souvent le nom du lieu de création mais parfois un simple rappel de l'histoire, de la mythologie ou encore tout simplement descriptifs.

Même si les sculptures semblent se fondre dans l'espace et ne sont pas forcément visibles au premier regard, elles viennent souligner les éléments architecturaux du lieu comme avec ses œuvres-tapis emblématiques, «Squares, Rectangles ou Plains», réalisées à partir des années 67 et qui n'occupent aucun volume. L'artiste assemble sur le sol des dalles en métal aux dimensions identiques dans une figure géométrique différente selon le lieu. La salle devient le socle de ces œuvres discrètes sur lesquelles le visiteur est alors invité à marcher, devenant à son insu une sculpture. Dans une expérimentation de la matérialité et de la sonorité, il y laissera la trace de son passage et les plaques prendront une certaine patine avec le temps... La sculpture devient lieu. Ces «Plains» sont une métaphore de l'histoire américaine de la Conquête de l'Ouest.

Certaines pièces sont présentées selon les points cardinaux, d'autres au contraire dispersées dans l'espace d'exposition. L'installation «Lament of children» («La complainte des enfants») dans la dernière salle, où le titre renvoie à une

mélodie funèbre écossaise, évoque un champ de pierres tombales ou une armée en formation au travers de laquelle il est possible de déambuler. Dans l'œuvre de Carl André, il existe de nombreuses références à des monuments funéraires (les pyramides, le site de Stonehenge, «Plains, Lament for children»...).

Il se déclare être un artiste «post atelier», et en avoir fini avec l'acte de sculpter. Il joue sur la présentation de la matière dans l'espace et donne à voir au visiteur l'objet débarrassé de ce qui est véhiculé par le savoir. La sculpture est alors à considérer ici comme un révélateur de l'espace et reste le réceptacle de la mémoire.

SYLVIE FONTAINE

«*CARL ANDRÉ, SCULPTURE AS PLACE*» 1958-2010

Musée d'Art moderne de la Ville de Paris :
11, avenue du Président Wilson, Paris 75016.
Tél. : 01.53.67.40.00.

Ouvert du mardi au dimanche de 10h à 18h.
Nocturne le jeudi jusqu'à 22h (expositions
uniquement).

Exposition jusqu'au 12 février 2017.